

LES DÉBUTS DE LA VILLÉGIATURE MARITIME À MENTON, 1860-1914

Alain Bottaro

« Vers la fin du mois de novembre 1855, une lourde calèche attelée de quatre chevaux s'arrêtait à la porte de l'hôtel des Quatre-nations, à Menton... Jusque là, rien de plus simple et de plus ordinaire qu'une voiture de poste qui s'arrête à Menton, un père voyageant avec ses enfants, accompagné d'une femme de chambre nerveuse et d'un domestique poltron... Lorsque Lord Seyton, sans doute de nouvel étranger descendu à l'hôtel des Quatre-Nations se nommait ainsi, demanda si l'on pouvait lui donner des chambres, et à quelle heure on dînait ; ces questions durent paraître encore toutes naturelles... Mais il n'en fut pas de même quand, le postillon étant venu prendre les ordres à transmettre à la poste pour le soir ou le lendemain, on entendit le propriétaire de la calèche lui dire qu'il n'avait plus besoin de chevaux. » C'est par ces lignes écrites en 1862, soit seulement sept années plus tard, que débute le luxueux guide photographique *L'hiver à Menton* d'Alfred de Longpérier-Grimoard¹, le premier du genre dans annales de l'édition locale. Se plaisant à le souligner par l'anecdote, l'auteur témoigne d'un changement soudain de société dont les contemporains eurent conscience. Etape sur la route de l'Italie, fondant sa prospérité sur la trilogie séculaire de l'agriculture, de la pêche et du cabotage, Menton entre au tournant des décennies 1850-1860 dans l'économie de la villégiature maritime. Une mutation irréversible qui va façonner autant le cadre naturel, les paysages, que les mentalités.

A l'instar d'Alfred de Longpérier, nous nous proposons de mettre en exergue ce passage du monde ancien du micro terroir à celui du tourisme international.

• Les derniers feux de l'économie maritime traditionnelle :

Si la société mentonnaise traditionnelle, celle du temps long, s'est bâtie sur un enracinement rural, celui d'une agriculture de jardins, à la fois de subsistance et de rapport, l'exportation des agrumes, elle vit par ailleurs sur le milieu marin omniprésent. Cette présence s'impose à la ville : accrochée à son piton qui se prolonge en figure de proue par le rocher de la Ciapetta, elle vit en osmose avec l'élément marin dont les flots viennent lécher les bas quartiers sur la baie de Garavan. Telle est la situation antérieure aux travaux d'endiguement menés sous le Second Empire aussitôt après l'annexion. Le plan du cadastre parcellaire de 1807², de même que les relevés des délimitations du rivage effectués par l'administration des domaines³ viennent souligner l'absence de séparation entre l'urbain et le marin.

¹ Alfred de Longpérier Grimoard, *L'hiver à Menton*, chez Pascal Amarante, Menton, 1862. Guide illustré de 10 tirages photographiques originaux d'Alphonse Davanne.

² Voir Archives départementales des Alpes-Maritimes [désormais ADAM], CE P 203 bis.

³ Voir ADAM, fonds des Ponts-et-chaussées, 4S 164, dossier de l'ingénieur en chef, 1871.



La construction de la digue de protection du quai Bonaparte viendra marquer la séparation. Que l'on se figure pour se représenter Menton mais aussi Villefranche d'alors, un cadre naturel qui n'est s'apparente aux villages des Cinqueterre de la Ligurie du levant.

La large plage vient de surcroît borner la ville à l'est comme à l'ouest⁴. La grève constitue encore une partie intégrante de l'économie de subsistance traditionnelle des habitants des littoraux de l'Europe au XIXe siècle. Elle fournit à faible coût les matériaux de construction des bâtiments grâce à l'extraction du sable et des galets. Cette pratique ancestrale est attestée par la présence de dossiers de permission d'extraction dans le fonds d'archives de l'administration des domaines jusqu'aux années 1930⁵. De même, c'est sur la grève et à l'embouchure du Carei que les citoyens se livrent aux travaux qu'interdit l'exiguïté de la ville : les ménagères y font leur lessive et certains artisans y établissent les ateliers, notamment les menuisiers. Bien évidemment, les gens de mer y travaillent : les pêcheurs raccommodent les engins de pêche et installent les chaudières destinées à la teinture des filets de coton dans une décoction de feuilles de lentisque et d'écorces de pin⁶ afin d'augmenter leur résistance. Jusqu'aux années 1870, l'absence de port à Menton imposait l'atterrissage des bateaux, les barques de pêche mais encore les tartanes de commerce qui venaient se hisser à la place de halage, mêlant aux habitations proches l'enchevêtrement des mats de leur voiles latines⁷.

⁴Voir ADAM, fonds photographique Charles Nègre, 8Fi 67, fonds photographique Neurdein, 10Fi 3522-3523.

⁵Voir ADAM, sous série 2Q, fonds de l'administration des domaines.

⁶Procédé traditionnel sur le pourtour de la Méditerranée qui disparaît avec l'introduction des filets de nylon (cf. le récit de Henri Vian, ancien président de la prud'homie des pêcheurs de cannes, ADAM, corpus Récits de vie, 14 AV 9). La présence des chaudières est attestée à Menton en 1909 (cf. ADAM, 2Q 170, 1145.).

⁷Cf. vue photographique de la cale de halage de Menton en 1860 in A. Longpérier, *op.cit.*



Enfin, certaines pêches se font à pied, totalement ou en partie, depuis la plage ou les rochers : la pêche collective aux *issaugues*, appelée aussi « à la senne », consiste à tirer à partir de la grève un large filet déployé dans le fond marin afin de rabattre sur le rivage le poisson⁸. On pratique aussi la pêche individuelle « à l'épervier ». Un filet de faible dimension et lesté de plomb à ses bords est lancé sur les eaux dans un mouvement tournoyant au dessus de sa tête par le pêcheur, tandis qu'il arpente le rivage⁹. Enfin, les coquillages et les oursins se ramassent dans les rochers à Menton à l'aide d'un ustensile, la *radasso*, les nuits de pleine lune, d'octobre à mars¹⁰.

Les effectifs de la prud'homie de Menton au XIXe siècle sont difficiles à évaluer, on peut penser qu'ils sont en diminution étant donné le nombre modeste des membres d'équipage déclaré dans un rapport de 1903 : on compterait alors 35 pêcheurs, dont des femmes pour la pêche aux *issaugues*. On dénombre une flotte de 17 embarcations et en engins de pêche, 5 *issaugues* et 5 *bregins* pour les pêches collectives, 24 *tartanons* et 14 *rissoles* pour les pêches individuelles¹¹. L'activité de la pêche professionnelle est suffisamment importante dans la prud'homie de Menton pour qu'une commission franco-italienne de délimitation des eaux soit réunie en 1891. Le rapport au ministre s'appuie sur une limite traditionnelle consacrée par l'usage local : « la limite à proposer doit de rapprocher de celle consacrée par l'usage, c'est à dire, déterminée par la ligne passant par le trou de la *Pertusella* et tangentant l'escarpement situé immédiatement dans l'est dudit trou.¹² »

Dernier aspect de l'économie maritime traditionnelle, le commerce. En 1864, le chemin de fer franchit le Var et arrive à Nice. Il rallie Menton en 1869, sonnant le glas du trafic voyageur et de la majeure partie du fret par voie de mer. Cependant, le cabotage des tartanes perdurera dans un lent déclin jusqu'au début du XXe siècle. Le mentonnais Marcel Viale témoigne encore en 2008 de l'époque de son grand-oncle Ignace Viale, patron de tartane,

⁸Cf. le récit de Henri Vian, ancien président de la prud'homie des pêcheurs de Cannes, ADAM, corpus Récits de vie, 14 AV 9 et le film *La Côte d'Azur en 1938*, ADAM, fonds ACPAN Gilbert Bianchi, 23AV 1/36. Cf. aussi ADAM, fonds photographiques, 10Fi 1051 (photo Neurdein).

⁹Cf. le récit de Dominique Allari et Stéphane Dunan, pêcheurs de Saint-Jean-Cap-Ferrat, ADAM, corpus Mémoire des gens de mer, 20 AV 6.

¹⁰Voir ADAM, fonds affaires maritimes, 4S 89, rapport du préposat de Menton, 1904.

¹¹Voir ADAM, fonds affaires maritimes, 4S 89, rapport du préposat de Menton, 1903.

¹²Voir ADAM, idem, rapport de la commission du 25 février 1891.

qui convoyait sur la *Jeune-Valentine* les citrons de Menton à Marseille à la fin du XIXe siècle¹³. Menton faisait partie en effet du réseau des ports et des havres prospères d'un commerce de cabotage qui s'étendait du golfe du Lion au golfe de Gênes. Il assurait le transit des marchandises pondéreuses, l'huile en particulier mais aussi le bois entre l'Italie et la France. Menton fondera sa prospérité à partir du XVIIIe siècle sur le fructueux commerce des agrumes. Ce réseau passait par Livourne, Portofino, Gênes, Savone, Oneglia, Menton, Nice, Antibes, Saint-Tropez Marseille et Agde¹⁴. Parmi ces étapes, la fonction commerciale des plus modestes va périr avec l'avènement du transport ferroviaire. Elles deviennent des hauts lieux du tourisme balnéaire au cours du XXe siècle.

Cette économie maritime ancienne et le paysage côtier mentonnais inchangés vont basculer dans les temps nouveaux de la villégiature maritime puis de la mono industrie du tourisme balnéaire au XXe siècle.

• De la villégiature maritime au tourisme balnéaire :

Le Mentonnais intègre une tendance de fond dans l'évolution économique et culturelle du continent européen, qui affecte au XIXe siècle l'ensemble du littoral français et certaines côtes d'Italie, les golfes de Gênes, de Venise et de Naples. Il s'agit d'une intégration dans les circuits internationaux du tourisme balnéaire. Les origines de l'attraction des Européens vers les rivages est connue : elle débute sur les côtes anglaises, Brighton en particulier, au milieu du XVIIIe siècle. Sa cause est thérapeutique : à l'instar du thermalisme pratiqué dans les spas, les stations de l'intérieur comme Bath alors en vogue, la balnéothérapie britannique commence à présenter la pratique des bains de mer comme une panacée. A la vertu des eaux marines, le néo-hyppocratismes de la médecine du temps va y adjoindre une véritable géographie médicale des microclimats classés en fonction des pathologies sur le modèle de la pharmacopée. Rapidement, cette géographie des bains de mer franchit le *Channel* puisque la faculté de Montpellier propose des cures à Balaruc dès les années 1780, probablement la première station balnéaire de Méditerranée avec Livourne sur les côtes de Toscane¹⁵.

Le médecin britannique Tobias Smolett vient à Nice pour son climat, il y pratique les bains de mer et fait connaître la future Riviera à ses compatriotes contribuant à lancer ainsi la villégiature d'hiver, ce que Marc Boyer a décrit sous le concept de paléotourisme¹⁶. Durant la première moitié du XIXe siècle, Viareggio, Hyères, Cannes et Menton intègrent cette géographie du tourisme balnéaire européen. Les débuts mentonnais antérieurs à 1850 sont anecdotiques, on cite le séjour de quelques hivernants, des Britanniques, et celui du duc de Bade à la villa Partouneaux.

L'arrivée du chemin de fer et le développement d'une littérature spécialisée, les guides à la fois touristiques et médicaux, vont lancer Menton sous l'impulsion d'un de ces premiers hivernants, le médecin Gordon Bennett. Un de ces guides explique ainsi la place de Menton dans le concert des stations balnéaires : « Le docteur Guéneau de Mussy partage les climats propres à être habités pendant l'hiver en deux groupes. Le premier groupe comprend les stations dont l'air est doux et un peu humide, comme Pau, Madère, Venise, Rome et Pise. Le deuxième comprend les stations dont l'air est sec et tonique, comme Hyères, Cannes, Naples, Palerme, Alger, Menton et San Remo. Il recommande les premières aux malades d'une grande

¹³Cf. ADAM, corpus Mémoire des gens de mer, récit de Marcel Viale, 20 AV 5.

¹⁴On se reportera en particulier : ADAM, fonds du consulat de France à Nice, déclarations des capitaines dans les registres de chancellerie, séries C et 1Z ; fonds de l'inscription maritime, registre du cabotage dans le golfe Juan pour 1783.

¹⁵Alain Bottaro, « La présence Britannique à Nice sous l'Ancien Régime » in *Recherches régionales*, Archives départementales des Alpes-Maritimes, Nice, janvier-mars 2011.

¹⁶Marc Boyer, *L'hiver dans le Midi. L'invention de la Côte d'Azur*, Harmattan, Paris, 2009.

susceptibilité nerveuse et les secondes à ceux qui sont doués d'un tempérament lymphatique. Je crois que Menton peut satisfaire cette double indication et former, comme le dit mon honorable confrère, le docteur Bonnet de Malherbe, un troisième groupe intermédiaire. Les sujets dont la maladie pulmonaire est accompagnée d'un état d'excitation des nerfs ou des vaisseaux capillaires seront placés dans le bassin occidental Promenade du Midi, et les tempéraments scrofuleux dans le bassin oriental [baie de Garavan]¹⁷. » Dans cette géographie médicale des microclimats, Menton se rapproche de Cannes, les deux sites se révèlent propices aux bains de sable : « A l'extrémité du quai Bonaparte existe une plage belle, spacieuse, à pente douce et légèrement inclinée, dont le fond est un sable fin qu'on croirait tamisé par la main de l'homme...L'industrie, cette vigilante sentinelle du siècle, complètera bientôt l'œuvre de la nature par la création de deux grandes écoles de bains qui ne craindront point de rivales. Un genre de bains qui n'est praticable que sur nos plages échauffées par un soleil brûlant...Nous voulons parler des bains de sable, si efficaces contre les affections rhumatismales.¹⁸ »

Cependant, si la volonté de recouvrer la santé a puissamment contribué à la naissance et au développement de la villégiature maritime, elle ne peut rendre compte à elle seule d'un phénomène migratoire saisonnier qui ira en s'amplifiant au siècle suivant jusqu'à devenir un tourisme de masse. L'engouement pour le séjour côtier puise sa force dans le désir de littoral qui représente déjà pour les Européens des XVIIIe et XIXe siècles, un exotisme, non pas inaccessible mais à portée de diligence puis de train. La villégiature maritime s'est nourrie du mythe du paradis terrestre qu'ont véhiculé les récits des expéditions scientifiques des Lumières dans le Pacifique. Les voyages de Cook, de Bougainville au XVIIIe siècle, jusqu'à la campagne de l'*Uranie* en 1817-1820 aux îles Carolines, ont été suivis avec passion par les opinions publiques. Les récits et une riche iconographie ont fourni une abondance d'images de ces édens qui a joué sur l'imaginaire et le goût¹⁹. Cet imaginaire a stimulé la création artistique en Europe qui a son tour est venue renforcer le goût de l'exotisme ; il n'est que de rappeler le succès du roman *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre qui entraîne le lecteur dans la luxuriance d'une nature bienveillante sur l'île de La Réunion. Les compositeurs d'opéra puisent aussi dans la veine exotique, notamment l'opéra français du XIXe siècle : les œuvres les plus connues demeurent *Les pêcheurs de perles* de Georges Bizet et *Lakmé* de Léo Delibes. Dans le champ des arts décoratifs, l'engouement pour les panoramas de papiers peints fournit un support spectaculaire qui transporte dans les intérieurs aristocratiques et bourgeois les paysages de rivages lointains, tels le panorama *Les sauvages de la mer Pacifique* attribué à Jean-Gabriel Charvet qui fut présenté à l'Exposition des produits de l'industrie française en 1806²⁰.

C'est donc un public réceptif qui reçoit les guides de voyages, les récits et les images diffusées abondamment par les nouveaux procédés d'impression. Commence ainsi à se forger l'image et le mythe d'une Riviera édénique, au climat doux, à la nature généreuse et aux paysages enchanteurs, qui fera le succès de la Côte d'Azur. Mais nous aimerions avancer l'hypothèse d'un autre exotisme qui a joué en faveur de la villégiature maritime en Méditerranée et en particulier dans les pays Mentonnais et la proche Ligurie : l'exotisme biblique. En effet, le mouvement lent et profond de déchristianisation des mentalités qui commence au XVIIIe siècle ne saurait occulter l'omniprésence des références bibliques dans

¹⁷ pp. 30-31.

¹⁸ Cf. Abel Rendu, *Menton et Monaco, Histoire et description de ce pays, climatologie de Menton*, chez Amarante, Menton, 1867, pp. 626-627.

¹⁹ Sur le retentissement des voyages de découvertes en Océanie et en Amérique dans la culture européenne on se reporta au catalogue d'exposition *D'un regard l'autre, histoire des regards européens sur l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie*, Musée du quai Branly, Paris, 2006.

²⁰ Musée des Beaux-Arts de Lyon, inv. 1962-429.

la culture et par conséquent l'imaginaire collectif des Européens du XIXe siècle. Le tourisme culturel, au début du XIXe siècle, commence à se tourner vers la Terre Sainte. Chateaubriand, dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, inaugure en 1806 le pèlerinage au berceau de la religion, comme le voyage d'Italie l'avait été pour le berceau des arts. Il initie son public à la découverte d'un orient chrétien mêlant le pittoresque et le spirituel, entre tourisme et pèlerinage religieux: « nous jouissions d'une vue charmante : les maisons de Rama sont des cahutes de plâtre, surmontées d'un petit dôme tel que celui d'une mosquée ou d'un tombeau de santon ; elles semblent placées dans un bois d'olivier, de figuiers, de grenadiers, et sont entourées de grands nopals qui affectent des formes bizarres, et entassent en désordre les unes sur les autres leurs palettes épineuses. Du milieu de ce groupe confus d'arbres et de maisons se lancent les plus beaux palmiers d'Idumée.²¹ » Il est frappant de constater comment les photographes du XIXe siècle à Menton et en Ligurie ont joué sur cet imaginaire de la Palestine qui commençait à intégrer les circuits du tourisme international.



²¹François René de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, in *Oeuvres romanesques et voyages*, tome II, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1969, p. 976.

La villa mentonnaise sous les palmiers photographiée par Davanne en 1862 suggère l'idée d'une thébaïde confortable, propice à la méditation, tandis que les vues de Bordighera jusqu'au début du XXe siècle, comme celle d'Ezio Benigni²², présentent les paysages d'un Orient intemporel de palmeraie et de norias. C'est, d'ailleurs, dans la proche vallée du Sasso que se pratique la ligature des palmes sur une espèce endémique du *Phoenix dactylifera* pour la confection des palmes rituelles. Jusqu'au XXe siècle, les palmeraies d'Elche en Espagne et de Bordighera fournissaient toutes les communautés chrétiennes et juives de Méditerranée occidentale, leur conférant une renommée teintée de cet exotique biblique que nous avons voulu suggérer.

La littérature des guides diffuse abondamment, par la description des paysages, l'imaginaire édénique qui sous-tend la propagande touristique des stations de la Riviera. Parmi ces ouvrages, celui d'Abel Rendu, consacré à Menton, retient l'attention par le développement inattendu d'un projet hôtelier au quartier du Piol en 1867. La villégiature maritime devient une entreprise capitaliste, annonciatrice de l'industrie du tourisme et du concept de club de vacances. Mais il n'est pas sans rappeler la communauté idéale des utopies sociales chères aux saint-simoniens et au fouriérisme : « Il faudrait qu'on procédât hardiment et qu'on élevât un monument véritable. Nous comprenons une hôtellerie immense où toutes les nécessités seraient prévues, tous les désirs seraient exaucés, toutes les aises, toutes les exigences satisfaites ; une hôtellerie telle, enfin, que la veulent les enfants du siècle. Divisée en deux parties distinctes, elle présenterait : ici, la maison des voyageurs, maison commode, faite pour les grandes et les petites fortunes ; là, celle des riches malades, laquelle offrirait toutes les ressources, toutes les distractions : potager, basse cour, vacherie, jardins, bosquets, bains, journaux, bibliothèque, chevaux, voitures, jeux variés ; enfin, barques avec leurs filets et leurs lignes. Oui, nous comprenons un établissement pareil, et nous ne savons pas de spéculation meilleure. A l'hôtel serait réservée une partie des voyageurs qui courent vers l'Italie, et pour lesquels Menton est une délicieuse station ; la maison de santé attirerait ces nombreux valétudinaires qui, pareils aux plantes des Tropiques que le moindre froid tue, se dérobent à l'hiver et cherchent à grand frais un climat qui leur rende la vie ... Pendant, l'été cette maison ne demeurerait point vide ; la plage qui s'étend devant elle serait foulée par les pieds les plus délicats, et l'on verrait cette partie du golfe, qui semble avoir été créée pour les plus timides baigneurs, battue en tous sens par les courtisanes de la mer. Entre la société choisie qui en toute saison peuplerait cette maison modèle, et l'excellente société de Menton, il s'établirait un commerce charmant au profit de la santé et de l'intelligence. Le pays tout entier y trouverait son compte, et le pauvre ne serait pas oublié²³. »

Dans les décennies 1850-1860, Menton se voit donc promue au rang de station de villégiature internationale, la ville se tourne vers la mer. Les demandes d'ouverture sur la mer des habitations de la ville sont éminemment symboliques de cette mutation de l'architecture et des mentalités : ainsi, des propriétaires de maisons au rocher de la Ciapetta demandent à l'administration en charge de la conservation du domaine public maritime la permission d'établir des balcons aux fenêtres donnant sur la mer²⁴. L'Hôtel de Turin, place Napoléon, demande le droit d'ouvrir une porte coté Promenade du Midi en 1863²⁵. Ensermée dans ses limites médiévale jusqu'au milieu du XIXe siècle, la cité voit son centre de gravité se déplacer vers l'ouest en direction de l'embouchure du Carei, par l'urbanisation rapide de la proche campagne à partir de la décennie 1870. Les terrains en arrière de la plage qui sont compris dans les lais et relais de mer sont peu à peu lotis, de cette manière le tissu et le mode de vie urbains pénètrent l'espace rural par le front de mer. Les propriétaires de vastes parcelles les

²²Cf. le catalogue d'exposition *Bordighera vista da Ezio Benigni*, Comune di Bordighera, 1992.

²³ Abel Rendu, *op. cit.*, pp. 449-450.

²⁴Voir ADAM, 2Q 167, dossier 1048, 2Q 168, dossier 1073 et 1089, 2Q 169, dossier 1116.

²⁵Voir ADAM, fonds de l'administration des domaines, 2Q 167, dossier 1045.

divisent pour la vente et la construction de villas entourées de jardins privés. On y édifie aussi, comme au lotissement Amarante en bordure de la Promenade du Midi²⁶, une nouvelle architecture de loisir motivée par le désir du rivage : il s'agit de kiosques ou gloriettes bâtis dans les jardins en bordure du bord de mer en manière de belvédère ou de poste d'observation.

L'espace public aussi devient un espace urbain : la grande affaire sera la construction de la promenade du Midi, sur le rivage s'étendant de la ville à l'embouchure du Carei dans un premier temps, aussitôt après 1860²⁷.



Il s'agit de l'équipement urbain indispensable, à l'instar de la Promenade des Anglais à Nice ou de la Croisette à Cannes, afin que Menton accède au statut de station balnéaire. Elles sont toutes les héritières du *pier* ou quai-promenade imaginé à Brighton au XVIIIe siècle. Sous le Second Empire s'opère la séparation de la terre et des eaux : une chaussée-digue surélevée est ainsi aménagée sur la plage et un port est construit entre le quai Bonaparte et le bastion, libérant la place de halage de sa fonction liées à la navigation achevant d'isoler la ville de l'élément marin.

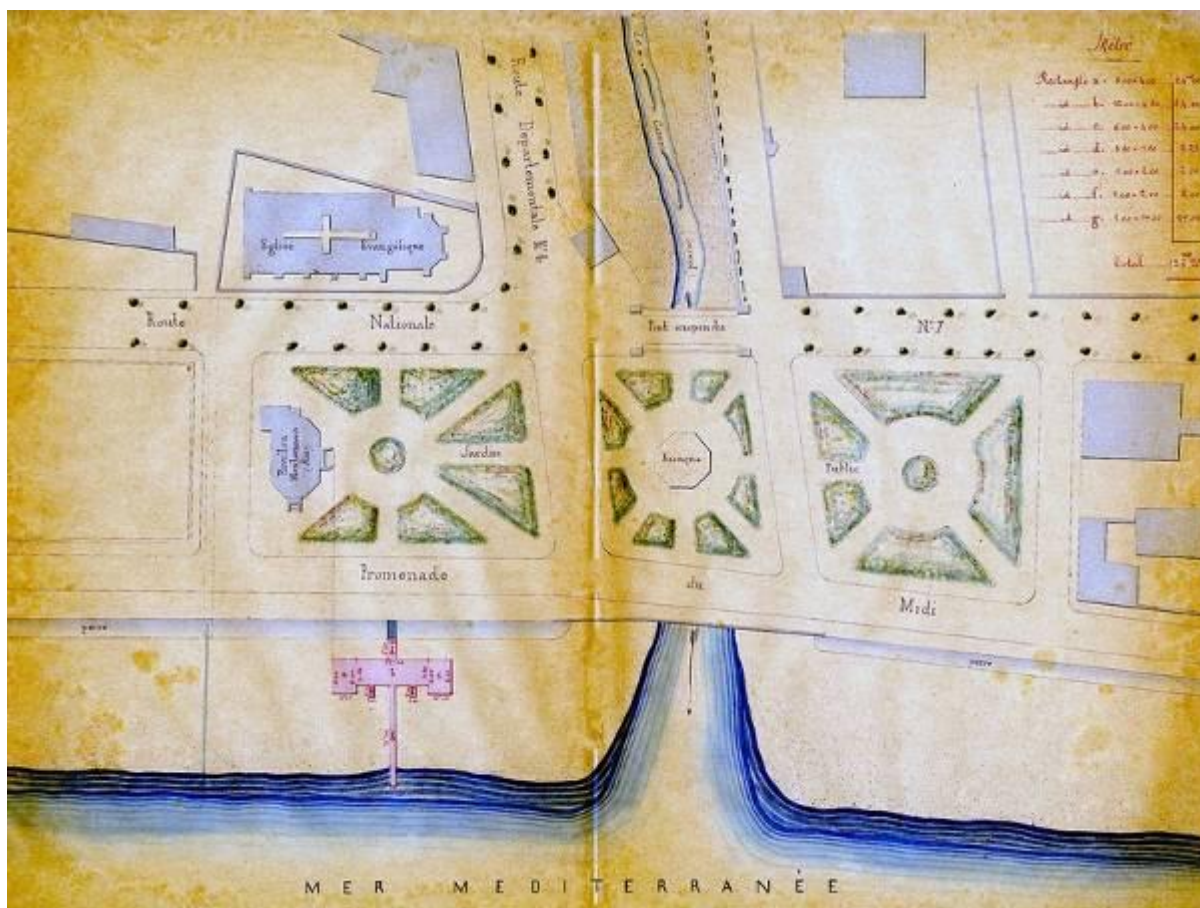
²⁶Voir ADAM, fonds du tribunal de première instance de Nice, 3U1/1158, rapport d'expert, 1886.

²⁷Voir ADAM, 3O 296, 3Fi 1029 et 10Fi 2317 (photos Charles Nègre), 10Fi 3521 (photo Neurdein).



La Promenade est conçue comme le lieu propice à la santé : on y pratique la marche et on s'expose aux embruns. Mais c'est aussi le centre des mondantés où la société des hivernants se retrouve, lors de promenades à cheval ou en calèche ou dans les premiers cafés et buvettes qui ouvrent. C'est sur la Promenade que les nouveaux hôtels se construisent. Dans les années 1880, le Carei est couvert à son embouchure et la municipalité aménage un jardin public qui vient orner et prolonger les Promenade²⁸.

²⁸Voir ADAM, fonds de l'administration des domaines, 2Q 169, plan du dossier 1108.



Cette évolution du paysage vers l'urbain s'accompagne d'une standardisation certaine du littoral dans le souci de combler les désirs des hivernants. Ainsi, les palmiers sont plantés vers 1865. Il s'agit de l'arbre emblématique de la promenade maritime des stations de la Méditerranée. Enfin, on pose des bancs et des avant-corps en 1874 le long de la chaussée coté mer²⁹, afin de parfaire l'aménagement urbain du rivage et de s'aligner sur les aménagements des stations concurrentes.

Mais la société de la villégiature descend sur la plage et l'occupe dès les années 1860. Cette occupation se fait en fonction de deux motivations, d'une part la raison médicale, ce sont les établissements des bains de mer, les premiers équipements de la villégiature à occuper la grève. Puis, ce sera, à partir de la fin du XIXe siècle, une floraison d'installations liées aux loisirs des hivernants.

Les établissements de bains s'installent dès 1860. Les premiers apparaissent bien précaires. Leurs promoteurs proviennent du monde des artisans locaux qui veulent profiter d'une manne financière et saisonnière facile. On trouve ainsi, parmi les premiers propriétaires de cabine, le menuisier Lambert qui s'établit devant l'Hôtel de la Paix à Garavan³⁰.

²⁹Voir ADAM, fonds de l'administration des domaines, 2Q 168, dossier 1068.

³⁰Voir ADAM, fonds de l'administration des domaines, 2Q 167, dossiers 1054 et 1058.

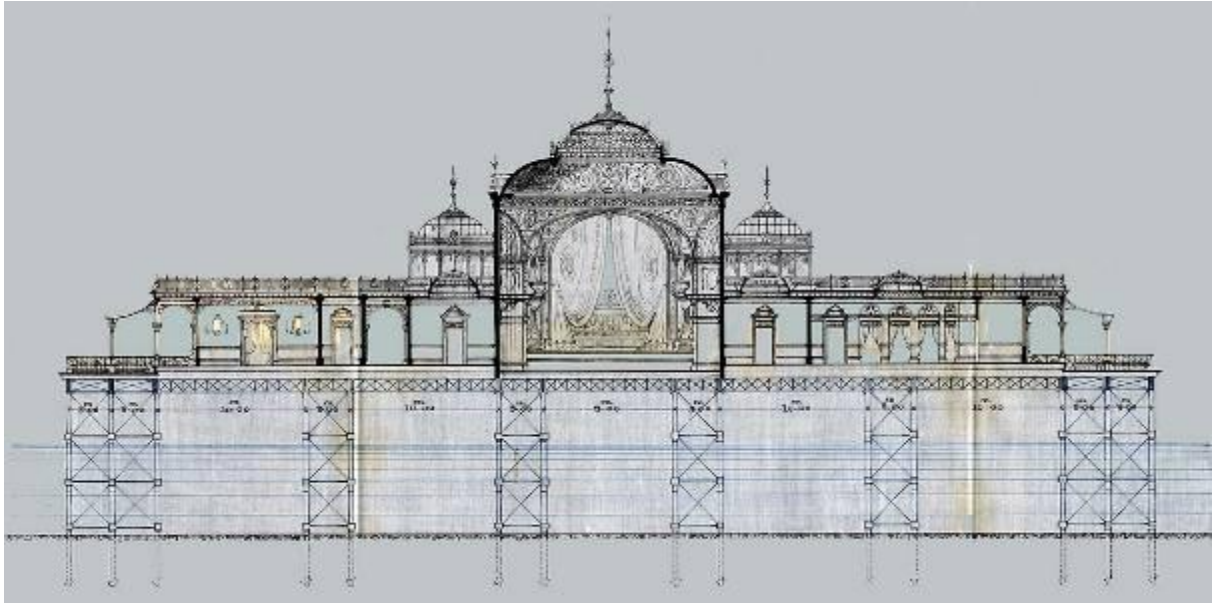


Il a toute facilité en effet, pour édifier ces fragiles constructions en planche. Ces premiers acteurs des loisirs balnéaires demeurent liés à leur ancienne activité. Notre menuisier a établi son atelier sur la plage, ainsi menuiserie et bains de mer vont de pair. Mais ces temps héroïques vont laisser place aux entreprises capitalistes où s'opère là aussi une standardisation des équipements. Des grands établissements voient le jour sur la baie de Garavan et le long de la Promenade du Midi dans les années 1880 en relation avec l'ouverture d'hôtels luxueux. Un projet d'établissement de bains à l'embouchure du Carei, devant les nouveaux jardins publics, est déposé par l'entrepreneur Anziano en 1886³¹, tandis qu'à Garavan une vaste construction sur pilotis fonctionne en 1895 au service de la clientèle de l'hôtel des Anglais et du Grand hôtel de la Paix. On pratique différentes sortes de bains de mer, les bains froids, tièdes ou chauds dans des baignoires; On pratique aussi les bains à la lame qui consiste à plonger le patient brusquement dans les vagues, voire à l'immerger et à le retirer aussi rapidement et à le frictionner. Mais ces prescriptions médicales cèdent peu à peu le terrain aux pratiques ludiques ou sportives.

A la fin du XIXe siècle, la villégiature maritime abandonne son caractère thérapeutique pour un hédonisme assumé que le XXe siècle nommera la civilisation des loisirs. Les touristes hivernants veulent des distractions et des services sans cesse renouvelés. Au centre du dispositif de toute station balnéaire, jusqu'à nos jours, il y a le casino. Il est le monument balnéaire par excellence car il est moins précaire et plus luxueux que l'établissement de bain. Ensuite, si le jeu est une fonction centrale, il abrite une diversité d'activités de loisirs, spectacles musicaux, théâtre et restaurant, quelquefois un cabinet de lecture. Dans le sens de la standardisation, en 1882, le promoteur Despouy de Saint-Paul dépose un projet de casino sur jetée-promenade qu'il se proposait d'édifier sur pilotis devant le jardin de la promenade du Midi³².

³¹Voir ADAM, fonds de l'administration des domaines, 2Q 169, dossier 1108.

³²Voir ADAM, fonds de l'administration des domaines, 2Q 169, dossier 1095.



Il a à son actif le premier casino de la Jetée à Nice qui disparaît dans un incendie peu après son inauguration. Là encore, Brighton est la matrice. Prolongeant le quai-promenade mais perpendiculairement au rivage, une promenade artificielle est lancée sur pilotis au dessus des flots, conduisant à un établissement d'un type nouveau consacré aux loisirs.

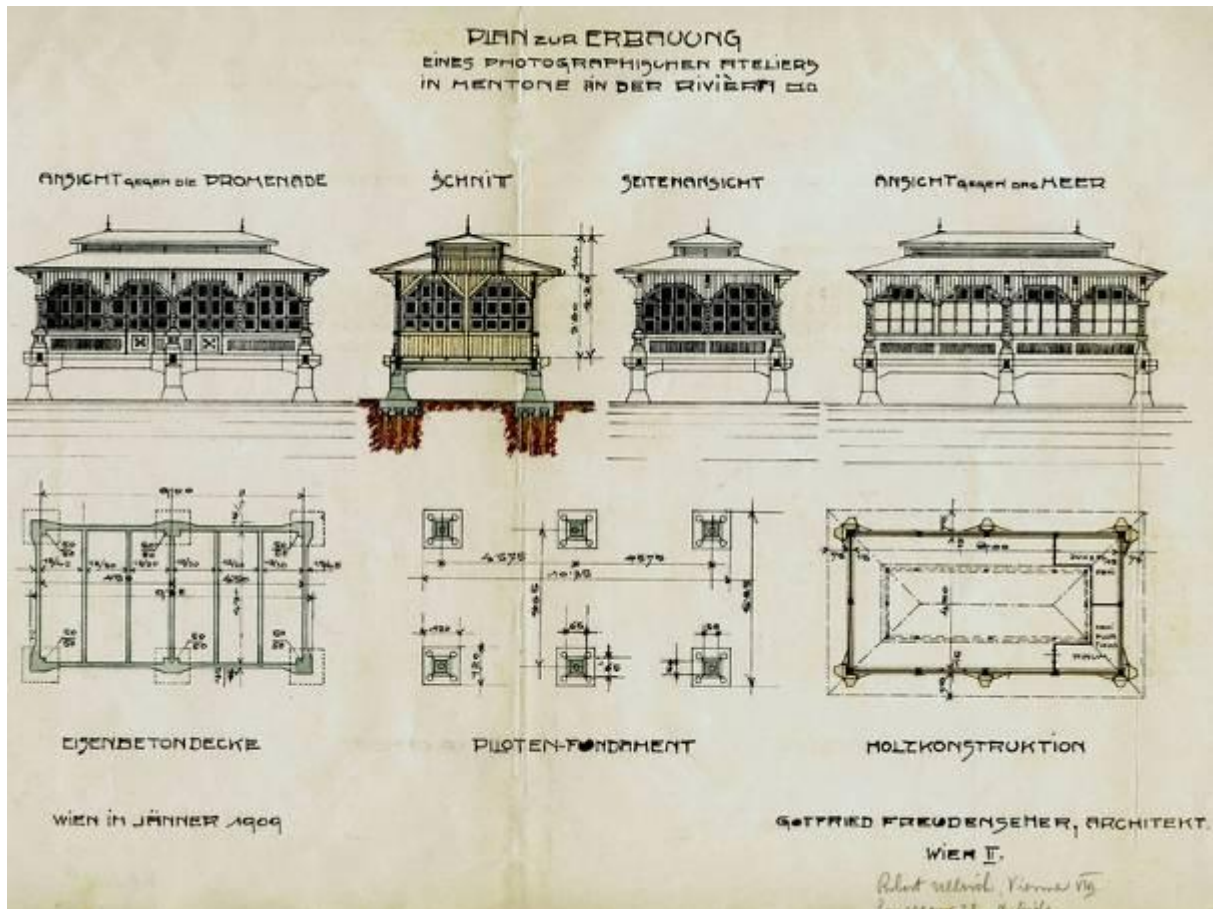
Le casino prestigieux a partie liée avec le balnéaire. A Menton comme chez ses proches concurrentes, il occupe un emplacement stratégique : il doit être un point de convergence pour les hivernants, au centre du quartier de la villégiature maritime. Mais il matérialise souvent le passage du centre ancien à la ville nouvelle, comme s'il aspirait devenir le cœur même de la ville.

La plage de Menton devient le lieu de nouveaux loisirs ou de nouveaux services entre 1880 et 1914 où les entrepreneurs rivalisent d'inventivité dans des projets, des plus modestes aux plus ambitieux. Les installations les plus courantes consistent en terrasses édifiées en surplomb au dessus de la plage et de plein pied à hauteur de la chaussée. En 1927, un salon de thé de la promenade du Midi, le Pavillon Miramar, ouvre une terrasse de ce type sur la plage³³. Des services de loisirs d'installent sur le front de mer, comme la location d'ânes pour la promenade³⁴. Plus inédit, le photographe autrichien Ulrich présente en 1909 un projet de studio photographique sur pilotis sur la plage³⁵. Le plus étonnant dans ce projet est l'architecture de la construction : il s'agit d'un kiosque préfabriqué viennois dont les plans et le programme décoratif ressortissent à l'Art nouveau ou Sécession viennoise.

³³Voir ADAM, fonds de l'administration des domaines, 2Q 169, dossier 1170.

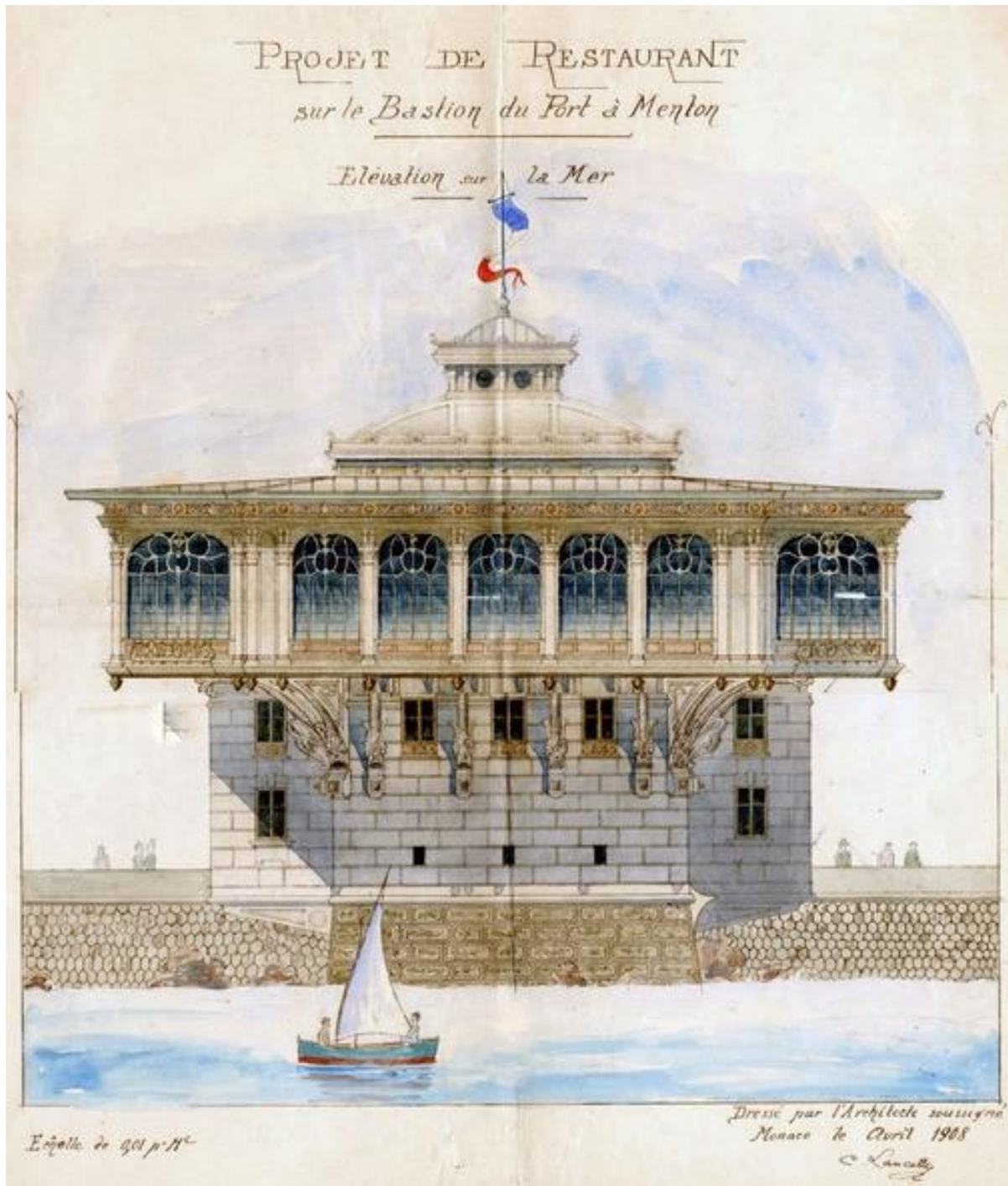
³⁴ Voir ADAM, fonds de l'administration des domaines, 2Q 169, dossier 1117 et 2Fi 1128.

³⁵Voir ADAM, fonds de l'administration des domaines, 2Q 170, dossier 1146.



Enfin, parmi les plus ambitieux et les plus utopiques, un projet de restaurant au sommet du bastion du port, conçu par l'entrepreneur Dongois en 1908³⁶. On y imagine la reconversion d'un élément d'architecture militaire du XVIIIe siècle en soubassement d'une verrière Art nouveau.

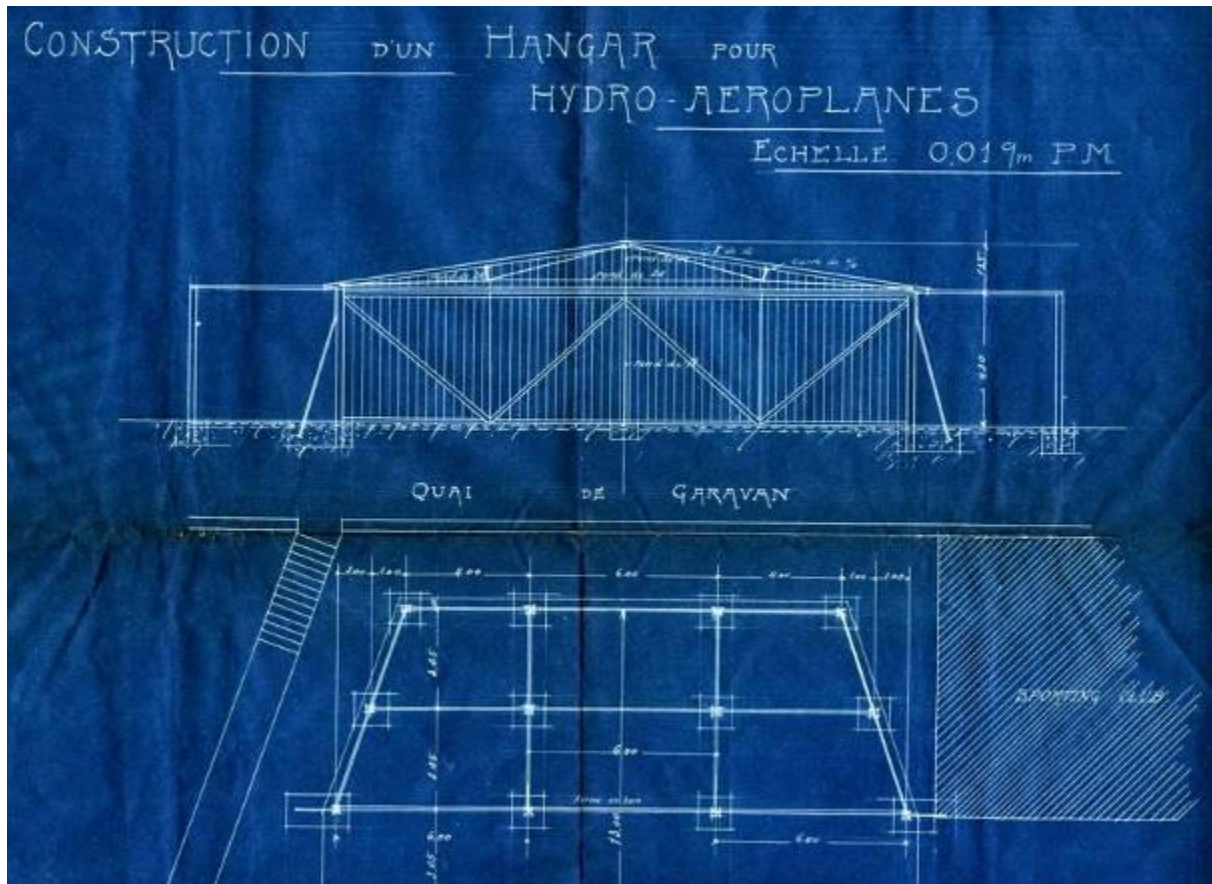
³⁶Voir ADAM, fonds de l'administration des domaines, 2Q 170, dossier 1144.



Les restaurants de bord de mer font des fruits de mer leur spécialité : avant le développement du transport frigorifique, ils possèdent des viviers et des parcs à huîtres. Mais une tendance nouvelle à Menton apparaît dans ce projet : le port devient alors un élément de paysage pittoresque propre à intéresser les touristes, la distinction entre quartier de marine dévolu aux professions de la mer, et quartiers de la villégiature tend à s'estomper.

Mais la construction d'un hangar pour hydravion sur la plage de Garavan en 1914 vient consacrer à la fois l'esprit d'inventivité des entreprises mentonnaises participant à la société

des loisirs, mais aussi l'intégration de la plage dans cette économie touristique³⁷. Les vols en hydravions sont proposés alors aux touristes pendant la saison d'hiver comme une attraction.



De 1860 à 1914, la plage de Menton a été le théâtre d'un changement profond des activités humaines. Le rivage de la première moitié du XIXe siècle, comme la mer, fait partie de l'univers des gens de mer, pêcheurs, patrons de tartanes et charpentiers de marine. On s'y adonne à la pêche, à la collecte de matériaux déposés par les flots. La ville vit en osmose avec l'élément marin. L'arrivée du chemin de fer, de capitaux financiers extérieurs, à partir des années 1860, va propulser Menton dans le circuit international de la villégiature maritime et du tourisme balnéaire. Son microclimat particulièrement doux, mis en exergue par la géographie médicale puis par la propagande touristique, jouant sur l'imaginaire de l'exotisme, devient le socle d'une prospérité nouvelle. L'urbanisation à partir du front de mer gagne les quartiers ruraux et c'est une ville nouvelle qui naît à côté du centre ancien. Ces mutations des années 1860 sont les signes annonciateurs de la marche inéluctable vers la mono industrie du tourisme. La problématique actuelle d'un tourisme compatible avec une économie du développement durable traduit l'aspiration à entrer dans un cycle nouveau. Le contexte géographique et culturel de micro région que représente le Mentonnais en fait un champ de réflexion particulièrement pertinent pour l'avènement d'un tourisme nouveau.

³⁷Voir ADAM, fonds de l'administration des domaines, 2Q 170, dossier 1153.